

Les Amants contraires

Taram Boyle

1 ~ Océane

Clovis traversa le hall de l'hôpital de la Salpêtrière avec empressement, essoufflé, les joues rouges, un bouquet de roses blanches à la main, les sourcils froncés d'inquiétude. Il s'affranchit d'aller se renseigner auprès de l'hôtesse d'accueil, le regrettant aussitôt en découvrant le méandre de couloirs. Il contourna l'énorme sapin de Noël et scruta les dizaines de flèches et de panneaux qui semblaient posées pour mieux dérouter les visiteurs.

S'enfonçant dans ce labyrinthe, il croisa le regard interloqué d'une jeune infirmière d'une vingtaine d'années qui lui sourit aussitôt et à qui il répondit par un rictus forcé, avant qu'elle ne l'aborde :

— Excusez-moi, vous êtes bien Clovis Le Roy, le petit ami d'Océane ?

— Oui, justement je cherche sa chambre et je...

— Suivez-moi, lui répondit-elle servilement en lui emboîtant le pas. Nous travaillons ensemble, et nous l'avons transférée à côté du local des infirmières de mon service. Je m'appelle Louna... Les fleurs sont interdites dans notre service.

— Enchanté, Louna, répondit-il de sa voix virile. Tenez, prenez donc le bouquet, je n'en ferai rien. J'aurais dû m'en douter... Océane me l'a déjà dit. Je peux vous demander comment vous m'avez reconnu ? C'est la première fois que je viens dans cet hôpital.

Louna ralentit le rythme de ses pas et le lorgna, presque ravie par son humilité :

— Océane partage souvent des photos de vos matchs de rugby et vos compétitions de natation, sur Instagram, dit-elle en le détaillant de la tête aux pieds avec le regard intéressé d'une amatrice prête à saisir sa chance.

Clovis était un très beau jeune homme de vingt-sept ans, grand et bien bâti, avec des cheveux blonds impeccablement peignés sur le côté, un beau visage à la peau claire, une mâchoire large, des yeux bleus perçants et bienveillants, un nez droit et de belles lèvres sensuelles au-dessus d'un cou large de taureau. Pour couronner le tout, ses cuisses extrêmement musclées par des années de sport intensif, étaient surmontées d'un impressionnant renflement au niveau de la braguette. Et si lui n'accordait aucune importance à ce détail, certaines jeunes femmes ne manquaient jamais de remarquer la silhouette de cet étalon taillé pour contenter la plus exigeante des maîtresses.

Louna poussa bientôt la porte de la chambre 112 :

— Voilà, c'est ici ! Océane, tu as de la visite ! annonça-t-elle avec un brin de regret dans la voix, avant de disparaître en scrutant avec satisfaction son bouquet de roses.

Clovis pénétra dans la pièce avec précaution.

Océane était allongée dans son lit, son portable à la main, avec un air abattu et misérable.

En temps normal, c'était une ravissante jeune femme blonde d'un mètre soixante-dix, plutôt fine et douce, avec de grands yeux verts, une bouche pulpeuse et une poitrine plantureuse qui terminait sa silhouette idéale.

La plupart des amis de Clovis l'enviaient pour sa compagne, à la fois ravissante, intelligente et charmante. Élégante en toutes situations, elle avait impressionné leur

groupe d'amis lors d'une virée en camping sauvage, se présentant toujours coiffée, avec un trait de maquillage, la peau rutilante et exhalant son parfum si délicat. Parfois cinglante, Océane révélait également un sens de l'humour fin et une répartie redoutable. Elle possédait un caractère fort, avec un certain franc-parler qui dissimulait néanmoins une nature sensible.

Mais ce jour-là, avec ses yeux creusés, sans maquillage, elle était presque effrayante.

Clovis allait spontanément l'embrasser sur les lèvres lorsqu'elle leva la main pour s'y opposer, comme si son contact s'avérait désormais impensable :

— Non, cœur. Je préfère que tu ne me touches pas, le prévint-elle, un peu sèchement. Ils m'ont fait des prises de sang, j'attends les résultats. On ne sait jamais, avec tout ce qui traîne.

— Que s'est-il passé exactement, mon amour ? la questionna-t-il, toujours sous le coup de son appel si surprenant qui l'avait enclin à abandonner son bureau sur le champ.

— J'ai fait un malaise dans l'ascenseur et c'est un brancardier qui m'a trouvée étalée par terre. J'étais si blanche. Il a cru que j'étais morte... Une infirmière qui se retrouve alitée à côté de ses patients, ce n'est pas banal.

Clovis déposa le sac de sport contenant les affaires qu'elle lui avait réclamées, sur la desserte, et s'installa sur la chaise installée de l'autre côté du lit :

— Ma pauvre chérie. J'ai eu tellement peur... Comment te sens-tu à présent ? Ça va mieux ? Tu penses que c'est grave ?

— J'ai la nausée et mal au crâne. Tout à l'heure, avant de m'effondrer, c'était comme si je recevais des flashes stroboscopiques dans les yeux. Je me suis mise à trembler, comme si j'étais gelée et puis... je me suis vue partir en arrière... Ce sont les symptômes de l'épilepsie, sauf que je n'en ai jamais eu auparavant.

Un très bel homme d'une trentaine d'années, en blouse blanche, fit irruption dans la pièce sans frapper. Grand, très brun, avec un visage aux traits nobles qui trahissaient une éducation rigoureuse. Il se tourna vers Clovis qu'il salua d'un hochement de tête désinvolte, puis il s'approcha d'Océane, l'œil tendre. Celle-ci fit spontanément un effort pour redresser son dos contre son oreiller et afficher un sourire poli bien qu'éphémère. L'interne s'empara de son poignet, comme s'il allait mesurer son pouls et elle n'y opposa aucune résistance. Mais c'était juste pour la rassurer, parce que les appareils médicaux installés à ses côtés le faisaient déjà très bien.

Aussitôt, un étrange sentiment s'empara de Clovis. Les voir, côte à côte, tous les deux, lui suggéra une complicité qu'il trouva encore plus effrayante que le mystérieux mal dont pouvait souffrir Océane. Il se raidit sur sa chaise, sans oser exprimer, à travers le moindre geste, les idées qui lui traversaient l'esprit.

— Ça va mieux, Océane ? Tu as un peu de fièvre. On va attendre les conclusions des analyses. Ne t'inquiète pas, on va te bichonner.

— Merci, Farid. J'ai confiance. Je suis tellement désolée de vous faire ce coup-là, en pleines fêtes de fin d'années. Je ne suis qu'un boulet et...

— Mais non, Océane ! Si ça tombe mal, c'est parce que tes congés commencent ce soir. Et dans l'état actuel des

choses, je te conseille sérieusement de repousser tes vacances au ski.

Clovis écarquilla les yeux avant de se lever spontanément :

— Mais je n'ai pas pris d'assurance annulation ! déclara-t-il, catastrophé, en songeant qu'il avait économisé près d'un an pour s'offrir ce séjour dans les Alpes. On va tout perdre, mon amour.

L'interne se tourna vers lui, stupéfait par sa réaction égoïste et vénale :

— Vous ne croyez pas que la santé d'Océane est plus importante ? Il vaut mieux perdre un peu d'argent et partir sereins et en bonne santé.

— Évidemment, excusez-moi, rétorqua-t-il avant de s'asseoir de nouveau, terrassé par cette seconde mauvaise nouvelle.

— Nous en saurons vite beaucoup plus, conclut l'interne en tapotant la main de sa patiente.

Il quitta la pièce après un petit sourire forcé à l'attention de Clovis.

— Je suis désolée de te planter pour tes vacances d'hiver, surenchérit Océane, en posant son portable sur la table de chevet. En plus, je sais que c'est important pour toi qui t'es sacrifié pour te le payer. Pourquoi ne partirais-tu pas seul ? Tu n'as pas besoin de moi. Tu pourrais skier à plein temps, comme tu aimes. Et puis... c'est vrai que c'est dommage de gaspiller tes vacances à cause de moi...

— Mais non, voyons. Ta santé avant tout, reprit-il. Et puis je préfère rester auprès de toi. On ne sait jamais...

Elle lui sourit :

— Il ne va rien m'arriver de grave, rassure-toi, mon cœur. Je suis très entourée, avec Farid... Ils vont vite déterminer si j'ai attrapé un virus, ou si je souffre d'un problème neurologique, ou de carences alimentaires... Pars tranquille, demain, comme prévu. Nous avons Whatsapp et nous nous verrons tous les jours, quoi qu'il arrive.

Chamboulé par cette succession de nouvelles et la brusque perspective de finalement partir seul, Clovis quitta la chambre après un signe de la main distant, contrarié et songeur.

Dans le couloir de l'hôpital, une silhouette féminine vaguement familière s'approcha de lui d'une démarche nonchalante et chaloupée. C'était une jeune femme grande et fine aux longs cheveux noirs raides, un visage volontaire sans âge, de hauts sourcils dessinés au crayon, une bouche pulpeuse bien rouge, un nez droit, presque autoritaire.

Elle se posta en travers de son chemin les bras écartés, telle une barrière inévitable, et c'est seulement lorsqu'il croisa ses grands yeux vert clair qu'il se souvint de Vanessa avec effroi.

Six mois ans plus tôt, en vacances à La-Forge-sur-Mer, Clovis s'était lâché sans réserve dans une rave où alcool et drogues circulaient librement. Avec les joueurs de rugby de son équipe, ils avaient bu comme des éponges, avant qu'ils ne se retrouvent tous nus autour d'une piscine entourée d'une quarantaine de jeunes, dans la propriété d'un ponte de l'informatique. Vanessa était présente avec ses amies. Aussi ivre que les autres, elle avait imposé un concours de fellations. Les trois plus grosses bites de la soirée devaient départager, yeux bandés, qui suçait le

mieux, entre deux jeunes femmes, dont elle, et un gay aux lèvres pulpeuses.

Évidemment, Clovis ne s'était pas laissé bernier. Lui, le mâle alpha de la bande misait gros. Il avait immédiatement décelé les pics de cette peau mal rasée contre ses couilles. Même si le jeune Léo pompait comme un dieu, il avait été obligé de décerner la palme à une femme, quitte à mentir effrontément.

— Alors ? Tu ne te souviens plus de « *bouche de velours* », de La-Forge-sur-Mer ? questionna-t-elle d'un air malicieux.

— Si, bien sûr, Vanessa, répondit-il hypocritement, essayant de ne pas la vexer. Quelles chouettes vacances ! tenta-t-il de nuancer, afin de ne pas revenir sur cet épisode qu'il voulait oublier.

— Pas si chouettes que cela, vu que tu ne m'as jamais rappelée, lâcha-t-elle, piquante. Tu as préféré Océane. Je te comprends. Mais elle est moins portée sur la chose et puis elle n'est pas très rigolote, à faire la gueule pour un oui ou pour un non, jamais contente de rien ni de personne. La fête, ce n'est pas son truc, non plus. Elle ne fume pas, ne boit pas, ne se drogue pas. Son côté boy-scout est un brin agaçant. Mais tous les goûts sont dans la nature, ajouta-t-elle, en posant sa main sur l'avant-bras de Clovis.

— Tu la connais si bien ?

Vanessa tapota de son index son badge épinglé sur sa poitrine :

— Évidemment, je suis sa cheffe de service ! C'est comme ça que je vois défiler toutes les photos de toi presque à poil, lors de tes matchs, ou que je l'entends

décrire vos dîners romantiques, comme si elle vivait dans une sitcom de Netflix.

Une jeune infirmière de l'âge d'Océane traversa le couloir en les reluquant malicieusement et Clovis songea qu'elle devait forcément la connaître. Évidemment, avec l'attitude équivoque de Vanessa qui lui caressait presque le bras, la situation pouvait prêter à confusion. Il décida d'abrégé la conversation :

— Peut-être pourrions-nous boire un verre à l'occasion.

— Excellente idée ! s'exclama Vanessa, ravie de cette proposition. J'ai toujours ton numéro de portable. Ne t'en fais pas « bouche de velours » sera discrète au possible. Océane n'a pas besoin de le savoir. Ce petit rendez-vous secret restera entre nous, n'est-ce pas ?

Clovis lui sourit confusément avant de poursuivre son chemin.

— Passe de bonnes vacances, bel étalon, lui lança Vanessa, tout en reluquant son fessier bien moulé dans son jean, le sourire aux lèvres.

Il se retourna subrepticement et leva son auriculaire et son pouce à son oreille pour lui signifier qu'il l'appellerait et disparut dans les couloirs de l'hôpital.

Clovis habitait dans l'appartement ancien que son père avait mis à sa disposition dans un immeuble vieillissant du 20^e arrondissement de Paris. Avec le manque de place, le style et l'esthétisme étaient sacrifiés sur l'autel du fonctionnel. Outre une petite kitchenette réduite au strict minimum et la salle de bain minuscule, le salon se transformait en chambre à coucher, à la nuit tombée. Un grand placard, bourré des vêtements du jeune couple,

longeait l'appartement, pour gagner un maximum d'espace de vie.

En gravissant le vieil escalier en bois, Clovis croisa un jeune d'une vingtaine d'années assis sur les marches avec trois sacs de courses.

— Bonsoir, dit Clovis en le regardant d'un œil interrogatif. Vous attendez quelqu'un ?

Le jeune métis, habillé d'un jean noir, d'une parka bleu marine et de baskets montantes blanches, possédait de longs cheveux brillants et bouclés comme des ressorts, la peau rutilante, un joli visage doux et avenant :

— Oui, répondit-il, avec un sourire légèrement gêné. En vérité, j'habite ici depuis quinze jours, mais j'ai oublié mes clés et mon portable à l'intérieur. Ce n'est pas mon jour.

— Vous voulez entrer deux minutes ? proposa aussitôt Clovis, serviable en toutes circonstances, en ouvrant sa porte.

Le jeune voisin accepta volontiers et se redressa brusquement, révélant une corpulence inattendue.

Ils pénétrèrent aussitôt dans l'appartement où les lumières tamisées et les cadres de Mae West aux murs créaient une ambiance cosy.

Assis sur le canapé, avec ses grands bras et ses très longues jambes, il paraissait disproportionné, comparé à Océane, beaucoup plus menue, installée habituellement à la même place.

— Moi, c'est Clovis et toi ?

— Honorat, enchanté.

— Je te propose un café, Honorat ? Un coca ?

— Je veux bien un verre d'eau, rétorqua-t-il en lorgnant la pièce, tout en faisant mine de la trouver charmante. Son regard s'arrêta sur le petit sapin de Noël blanc en fibre optique tassé au coin de la pièce. Ça fait longtemps que vous habitez ici ?

— Seulement un an. Mon père est le propriétaire, mais des squatters s'étaient incrustés, et après leur départ, c'était dans un tel état de saleté qu'il a fallu tout rénover. Ma copine habite avec moi depuis seulement six mois...

— Tu travailles dans quel domaine ?

— Dans la finance comme Papa, répondit Clovis, en souriant avant de lui apporter un verre d'eau bien fraîche. Ça fait un peu le « fils à papa » pistonné pour faire le golden boy, mais en vérité, je gère simplement le patrimoine de petits épargnants. Ça n'a rien d'extraordinaire. Et toi ?

— Je... je suis agent d'entretien dans un établissement communautaire, poursuivit Honorat. Ce n'est pas très valorisant, mais c'est bien payé et je vois du beau monde, ajouta-t-il avant de lui lancer un clin d'œil.

— Communautaire ?

— C'est un sauna pour... pour hommes, précisa Honorat avant de détourner le regard, comme s'il ne voulait pas s'étendre sur le sujet.

— Ah ! J'allais oublier, déclara Clovis en déverrouillant son smartphone pour le lui remettre. Tiens, vas-y, fais comme chez toi.

Le jeune voisin ne se fit pas prier. Et bien qu'il se montrât discret, Clovis entendit toute sa conversation avec une voix masculine :

— Allô ! Amour ? Oui, c'est moi. Je sais que tu ne connais pas ce numéro. Je suis chez le voisin... Oui... Oui, celui du palier... C'est bien lui... Oh ! Mais arrête ! Il est à côté de moi... J'ai... j'ai claqué la porte derrière moi et j'ai laissé mes clés et mon portable à l'intérieur. Oui, je suis allé chercher tes courses dans le magasin que tu m'as indiqué. Je n'imaginai pas que tes trucs seraient aussi lourds. Tu rentres bientôt ? D'accord, à tout à l'heure... Moi aussi, je t'aime, mon gremlin.

Depuis la kitchenette, entendant cette dernière remarque, Clovis rougit. Peut-être parce que cette déclaration sentimentale lui rappelait combien Océane se montrait de plus en plus froide et distante avec lui.

— Il arrive, déclara Honorat, soudain beaucoup plus détendu, se laissant même retomber dans le dossier du canapé. Alors, tu pratiques le rugby ? questionna-t-il, en détaillant sa silhouette à travers ses vêtements d'un œil intéressé.

— Oui, le ski depuis la primaire ; le rugby et la natation, à partir du collège, lui répondit-il en rassemblant des dosettes de cafés, des madeleines et une bouteille de jus d'orange sur le bar de la kitchenette. J'adore le sport, car je suis quelqu'un de très physique. Si je ne me dépense pas au moins une heure par jour, je ne me sens pas bien.

— Au moins, on ne devait pas trop te harceler au collège.

— Ha ! Ça non, il ne valait mieux pas, lui sourit Clovis, assez fier de lui. J'étais d'ailleurs une véritable petite teigne. Quand ça bardait au collège, tu pouvais être sûr que je me lançais tête baissée dans la bagarre. J'ai... J'ai même été viré trois jours...

— Ah, oui ? Pourquoi ? questionna Honorat, avant de boire la moitié de son verre d'eau.

— J'ai frappé un mec, sa tête a rebondi contre une porte en aluminium et ça lui a pété une de dent devant...

— Carrément ! Ça devait être grave !

— Il... il avait insulté mon père de... Clovis leva les yeux pour scruter son voisin avec son air si bienveillant, et son sourire nostalgique s'effaça brusquement. Non, rien...

Son smartphone vibra sur la table basse et il vint le récupérer d'un geste presté. À sa plus grande surprise, il s'agissait d'un message énigmatique de Vanessa : *« J'ai quelque chose à te confier, mais j'ai peur de ta réaction. Saurais-tu garder un secret ? »*

C'est à ce moment qu'on frappa à la porte.

Un homme noir en costume anthracite, très grand, avec une carrure athlétique, se présenta à la porte. Très beau, avec un regard à la fois perçant et intelligent :

— Bonjour, je suis votre nouveau voisin et je viens chercher Honorat.

Mais ce dernier les rejoignit aussitôt dans l'encadrement de la porte, avec ses sacs en plastique noir dont l'un d'entre eux était béant.

En y jetant un coup d'œil furtif, Clovis réalisa avec effroi qu'il s'agissait d'un sextoxy de dimensions assez spectaculaires.

Il rougit aussitôt.

Honorat le remercia, toujours aussi charmant, et Clovis se retrouva seul, l'esprit confus. Il termina de préparer ses bagages et ne tarda pas à entendre un bruit de martèlement dont le rythme ne cessait de changer, largement encouragé par des gémissements d'une grande sensualité.

Lorsque Clovis se coucha nu et seul dans son grand lit, il réalisa qu'il avait mouillé d'excitation.

Et cette nuit-là, à imaginer ses voisins s'envoyer en l'air comme personne, Clovis banda ferme presque jusqu'au petit matin.

2 ~ Exécution

Vanessa n'avait pas attendu sa réponse pour lui envoyer son second message.

Il s'agissait cette fois d'une photo prise le soir, depuis un couloir de l'hôpital, derrière une vitre, probablement dans le local des infirmières, car on y distinguait un petit sapin décoré de bandages et de pansements. On voyait le bel interne qui serrait dans ses bras Océane, blottie contre lui. On distinguait mal son visage, mais elle semblait fermer les yeux, comme pour savourer son contact viril.

De rage, Clovis manqua de jeter son smartphone à travers la pièce pour le casser et briser avec lui cette scène impensable révélant la plus infâme trahison.

Est-ce que Vanessa le trompait ? Est-ce qu'elle ne l'aimait plus ? Est-ce qu'elle l'avait utilisé ? L'avait-elle jamais aimé ?

Une brusque envie d'annuler ses vacances et d'aller tout casser à l'hôpital s'empara de lui. Il fallait clore immédiatement tout malentendu. Mais la colère céda vite la place aux remises en question.

Au fil des heures, il se repassa le film des meilleurs et des pires moments de sa relation avec Océane. Il l'avait rencontrée, elle aussi, pendant ses vacances à La-Forge-sur-Mer. Elle faisait du camping modestement, avec sa meilleure amie, dans une minuscule tente igloo. Entre lui et elle, le courant était immédiatement passé. Il l'avait invitée au restaurant, dans les bars et les discothèques du Village des Loisirs, où ils avaient mené la grande vie à ses

frais. Inséparables, ils s'étaient juré de ne plus jamais se quitter, après seulement quatre jours d'une complicité d'une rare intensité. La jeune femme avait ensuite quitté le domicile parental pour s'installer tout naturellement avec lui, dans cet appartement exigü, où ils ne payaient que les charges.

À bien y réfléchir, quelques signes avant-coureurs auraient déjà pu l'alerter.

Ils n'avaient pas fait l'amour depuis près de deux mois et elle ne l'embrassait quasiment plus qu'au coin des lèvres. Elle l'envoyait souvent promener, le contredisait perpétuellement et lui mentait.

On trouve toujours toutes sortes d'excuses, lorsqu'on ne veut pas voir la vérité en face et Clovis avait mis ces désagréments sur le compte de la préparation au concours qu'elle tentait d'obtenir pour la seconde fois.

Après avoir fait le plein d'essence, il rangea ses bagages dans son Aygo X hybride et il s'assura qu'il avait bien ajouté les bouteilles d'eau, la thermos de café, et ses gâteaux.

Toutes les questions à propos d'Océane l'avaient tellement bouleversé qu'il ne démarra son véhicule qu'autour de quatorze heures, alors que les bouchons s'étaient donné rendez-vous autour de la capitale.

Il pleuvait des cordes et le GPS annonçait plus de six heures de route, mais il n'était plus pressé. Il s'arrêta d'ailleurs plusieurs fois sur des aires de repos afin de se détendre.

En fin d'après-midi, approchant de Beaune, il reçut un appel d'Océane qui semblait très mal en point :

— Je n'ai rien mangé depuis hier, déclara-t-elle avant de tousser. Et je suis très angoissée, car j'ignore encore tout de la cause de ce malaise. Les analyses sanguines sont bonnes. Je dois passer des tests neurologiques demain. Tu as bien fait de partir, mon cœur.

Sa voix plaintive semblait témoigner d'une vraie souffrance. Elle paraissait si sincère que Clovis en vint à douter de son interprétation de la photo que Vanessa lui avait envoyée.

Marquant une nouvelle pause à l'aire d'autoroute suivante, Clovis envoya ce message à cette dernière : *« Je ne m'attendais pas à une telle surprise, mais cette photo ne prouve rien. D'ailleurs Océane a l'air toujours plutôt mal en point. »*

Alors que la pluie avait cessé, l'attention de Clovis fut attirée par un groupe de jeunes qui se battaient avec une extrême violence, à une cinquantaine de mètres de lui.

À mieux y regarder, c'était plutôt quatre jeunes des banlieues qui tabassaient un cinquième, couché à terre et qui hurlait déjà de douleur sous les coups de pied qu'il encaissait dans le ventre et le dos.

— Venez, on lui coupe les couilles et on les lui fait bouffer ! cria le plus grand.

L'un de ses copains sortit alors un gros cutter de plaquiste de sa poche pour l'élever au-dessus de lui, d'un air menaçant, prenant visiblement un plaisir sadique à terroriser sa victime.

Un deuxième attrapa le jeune, abasourdi par les coups, son cou ne soutenant plus son crâne, pour lui maintenir les poignets fermement écartés, tandis qu'un autre commençait à ouvrir son pantalon.

Scandalisé par ce combat cruel et inégal, Clovis écarquilla les yeux et son sang ne fit qu'un tour en les voyant prêts à concrétiser l'exécution sordide.

Ne supportant pas l'abus sur une personne plus faible que soi, il traversa le parking en courant jusqu'au petit groupe :

— Putain ! Mais qu'est-ce qui se passe, par ici ? s'énerva-t-il devant la victime, écartelée par terre. À quatre contre un ? Ça va ? Vous vous sentez assez courageux ?

— De quoi il se mêle, le fromage blanc ? répondit celui qui tenait les bras en le libérant. Tu veux qu'on s'occupe de ton cas aussi, la petite tantouze ?

Il devait imaginer impressionner Clovis, mais celui-ci riposta à la mesure de l'affront. En un quart de seconde, il s'élança vers lui, projetant sa tête en avant pour lui administrer un tel coup de boule que l'agresseur chancela un instant avant de s'étaler face contre terre.

— C'est un vrai taré, ce mec ! s'exclama son complice, avec son cutter à la main qu'il faisait fendre l'air pour lui montrer ce qui l'attendait. Alors ? Maintenant, on chie dans son froc, hein, le blanc-bec ! Viens manger ta race, petit enculé !

Mais Clovis effectua un tour complet sur lui-même. Il élança son pied bien en l'air et frappa l'inconnu au visage si fort, qu'il s'effondra à son tour.

Devenus moins téméraires, les deux autres reculèrent aussitôt d'un pas, avant de se tourner vers leurs deux copains, couchés sur l'asphalte mouillé.

Clovis posa un genou devant le jeune homme dont le cuir chevelu saignait :

— Ça va, petit ?

— Je ne suis pas petit ! grommela-t-il, encore sonné par la trempe qu'il venait de recevoir, tout en refermant son pantalon. Tire-toi d'ici, le plus grand a un flingue ! lui conseilla-t-il.

— Putain ! Mais où suis-je tombé ? s'écria Clovis. Vous jouez un Tarantino, ou quoi ?

Sans lui demander son avis, Clovis l'empoigna comme un sac de pommes de terre et le hissa sur son épaule pour le transporter, avant de regagner sa voiture au pas de course.

Au même moment, la pluie tomba à nouveau, drue et glacée, vitrifiant le sol pour réfléchir les lumières de la nuit.

Il installa rapidement le jeune homme, l'étendant sur la banquette arrière de son Aygo, avant de refermer la portière.

Mais le type au cutter apparut derrière lui, l'arme au poing, impressionnant de colère, trempé jusqu'aux os, l'allure d'un démon :

— Où tu crois te sauver comme ça ? cria-t-il, agitant son cutter comme un fou furieux. Redescends-le tout de suite de ta caisse, sinon je te plante !

Clovis réalisa que l'agresseur était buté comme un pit-bull, décidé à ne rien lâcher, prêt à tout pour tuer sa proie :

— Pourquoi tu en as après lui, comme ça ? Qu'est-ce qu'il a fait ? questionna-t-il, stupéfait par son niveau de haine aveugle, suggérant un règlement de compte avec un voleur ou un dealer.

— Occupe-toi de ton cul ! Sors-le de ton pot de yaourt maintenant, ou je te jure que je te crève la panse ! lui rétorqua-t-il, sûr de lui. Ici, il n'y a pas de vidéosurveillance, pas de témoin, pas de flic. Rien. Au cas

où tu aurais pas remarqué, il n'y a que nous. Le temps que les secours se pointent, tu seras vidé de ton sang, raide mort ! Alors, magne-toi un peu le cul. J'ai pas que ça à f... Fidèle à sa technique imparable, Clovis lui administra un violent coup de genou dans les couilles et l'assaillant se courba de douleur, faisant briller dangereusement sa lame dans la pénombre. Mais le jeune Parisien lui asséna un coup de pied dans la main, le forçant à laisser tomber son arme. Il lui envoya son poing dans la figure, une fois, puis deux autres. Il sentit la rage le submerger, prêt à le frapper jusqu'à ce qu'il le réduise au silence le plus total.

Mais des cris provenant des autres voyous le ramenèrent à la réalité.

S'il ne lâchait pas l'affaire immédiatement, la bande de malfrats allait lui tomber dessus et finir par lui faire la peau. Le jeune l'avait prévenu que l'un d'entre eux était armé.

Il n'avait plus un instant à perdre.

Alors que les autres couraient dans sa direction, Clovis se précipita dans sa voiture et alluma le contact. Les phares éclairèrent la chaussée trempée par des trombes d'eau et la musique résonna dans l'habitacle du véhicule.

L'un d'entre eux agrippa la poignée de la portière arrière au moment où le jeune chauffeur appuyait sur l'accélérateur, démarrant sur les chapeaux de roues.

L'agresseur sembla déclarer forfait, mais en les observant dans le rétroviseur, Clovis comprit que les quatre malfrats rebroussaient chemin, retournant vers leur voiture, bien décidés à le rattraper coûte que coûte.

Il s'évertua à lancer sa petite Toyota sur l'autoroute pour atteindre rapidement les cent-cinquante kilomètres-heure.

Malheureusement, il ne se passa pas trois minutes avant que les pleins phares éblouissants d'une grosse Audi apparaissent derrière lui, fonçant à travers la pluie drue pour s'approcher telle une menace tenace :

— Ok Google ! prononça Clovis à son ordinateur de bord d'un ton monocorde, appelle la police !

Alors que la tonalité sonnait sur les enceintes, le jeune homme allongé derrière lui sembla s'animer :

— Non, surtout pas la police ! l'implora-t-il paniqué. Je t'en supplie, raccroche.

Clovis appuya sur une commande au volant et la musique de « *Any Reason Why* » de Skala Feat. Dominique Fricot, retentit de nouveau, mettant fin à l'appel.

— Nous sommes en train de nous éloigner de Beaune, reprit le Parisien. Mais si tu veux que je te ramène, je peux encore faire demi-tour ? Tu viens de Beaune ou de Troyes ?

— De Madagascar...

Dans le rétroviseur, les phares l'éblouirent :

— Les types, derrière nous, qu'est-ce qu'ils te veulent ? Comment tu t'appelles ?

— Mehdi et toi ?

— Moi, c'est Clovis. Je pars juste en vacances sur Annecy et...

— C'est là que je vais aussi ! le coupa l'inconnu avec empressement. Tu peux m'emmener ?

Le Parisien comprit que son passager était prêt à tout pour fuir le cauchemar dont il venait de l'extirper. Clovis décida de se montrer compréhensif et patient. Après tout,

la présence d'un passager ne lui coûterait rien de plus et il avait bien envie d'en apprendre davantage à son sujet :

— D'accord, mais dis-moi d'abord si ce que ces abrutis te reprochent est légal, ou pas ? Tu n'es pas un tueur en cavale ou un dealer, au moins ?

— Je suis honnête, répondit le jeune en fuite. Putain ! Ma tête... comme j'ai mal !

L'Audi les rattrapa dans un tintamarre de klaxons, roulant à leur côté pendant plusieurs centaines de mètres en zigzaguant, au risque d'effectuer un tête-à-queue, de les percuter, ou de perdre le contrôle de leur véhicule.

Clovis tenta de les ignorer, même s'il n'en menait pas large et qu'il craignait une queue de poisson fatale de leur part. Son Aygo ne faisait pas le poids à côté d'une si grosse berline.

Mais quand l'un des jeunes descendit la vitre de sa portière pour brandir un revolver de façon menaçante dans sa direction. Le Parisien, atteignant son niveau de stress maximal, appuya subitement sur le frein, faisant glisser son véhicule sur la chaussée trempée pendant d'interminables secondes.

Mehdi tomba de la banquette pour s'écraser brutalement contre le dossier du fauteuil de Clovis.

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna-t-il. Pourquoi on s'arrête ?

Mais le chauffeur, encore tétanisé par la frayeur, demeura silencieux, éberlué. Il ferma les yeux et éteignit ses phares, plongeant son véhicule dans la nuit noire, devenant invisible.

— Non, mais tu es dingue ! On va nous rentrer dedans !